

LES ÉDITIONS DU HAMSTER

SERGE WEBER

**LE JARDIN
DES
SILENCIEUX**



Paru aux Éditions du Hamster :

Le testament du fou

L'ange des maudits

Toile de sang

Serge Weber

LE JARDIN DES SILENCIEUX

Édition revue et corrigée par l'auteur



LES ÉDITIONS DU HAMSTER

Si vous souhaitez découvrir ce roman accompagné des musiques qui m'ont servi à l'écrire, je vous conseille d'écouter les albums suivants pendant votre lecture :

- | | |
|---|--------------------|
| — <i>Time fades away</i> | Neil Young. |
| — <i>One more time</i> | Count Basie. |
| — <i>The Robert Johnson Songbook</i> | Peter Green. |
| — <i>Tommy</i> | The Who. |
| — <i>Au cœur de la nuit</i> | Téléphone. |
| — <i>Succès et confidences</i> | Serge Reggiani. |
| — <i>Let it be</i> | The Beatles. |
| — <i>The singles collection</i> | David Bowie. |
| — <i>Petites boîtes</i> | Graeme Allwright. |
| — <i>Adagio</i> | Tomasoni Albinoni. |
| — <i>Les Mômes de la cloche</i> | Édith Piaf. |
| — <i>The dark side of the moon</i> | Pink Floyd. |
| — <i>The complete Animals</i> | The Animals. |
| — <i>Au Pays des Merveilles de Juliet</i> | Yves Simon. |
| — <i>Nuits et brouillards</i> | Jean Ferrat. |
| — <i>Absolutely live</i> | The Doors. |
| — <i>Masterworks</i> | Antonio Vivaldi. |

Photomontage de couverture :

© Les Éditions du Hamster

© Les Éditions du Hamster, Ottrott, 2019

ISBN 978-2-9550675-8-1

À Marina,

1.

Une rue déserte, un néon affolé qui bat le pavé de son clignotement multicolore... huit jours déjà qu'un crachin glacé de novembre déborde des caniveaux.

Quatre heures du matin, Strasbourg se terre sous d'épaisses couvertures de laine.

Derrière les volets, les corps respirent au rythme de leurs rêves. Un cri, une lumière qui s'allume... un enfant pleure dans le noir. La tête pleine de mauvais sommeil, sa mère le prend dans ses bras et lui raconte une histoire.

Tête rentrée dans les épaules, Hugo traverse la ville sans but précis... se moquant de la pluie comme du reste. Regard accroché au bitume, il envoie de farouches coups de pied dans une boîte de bière vide.

Insomniaque de naissance, chaussettes trempées et poings serrés au fond des poches, il passe devant la gare centrale. Derrière la vitre embuée du départ Grandes Lignes, personne, pas même le visage fatigué d'un voyageur en transit. Sur la grande esplanade battue par le vent, les lampadaires jouent à se mirer dans les flaques. Tout autour, les enseignes lumineuses étalent leur cascade de couleurs sur les façades d'immeubles.

La pluie redouble. Hugo se réfugie sous un abribus. Les gouttes s'écrasent sur le toit en verre dans un vacarme assourdissant. La fille plaquée sur le panneau publicitaire lui sourit. Elle est jolie, sous ses lèvres un parfum se décline en lettres d'or.

Arrivés par la rue du Maire Kuss, deux uniformes descendent du trottoir et fondent sur Hugo comme la misère sur les pauvres gens.

— Papiers ! aboie une moustache ruisselante.

— Je ne les ai pas.

Les policiers se regardent d'un air entendu.

— Que faites-vous dehors à cette heure-ci ?

— Pourquoi, il y a le couvre-feu ?

Hugo se mord la lèvre, trop tard.

— Ah ! Un comique.

Ces mots-là annoncent souvent le début des ennuis.

— Ton nom ?

— Saintange.

— Ça s'écrit.

— Comme ça se prononce.

— Et il continue à se foutre de notre gueule ! Allez on l'embarque...

— Merde ! Il y a sûrement moyen de s'arranger.

— À ce rythme-là c'est ton portrait qu'on va arranger.

Maintenant en route ! Et pas d'histoires...

Le flic tapote sa matraque. Visiblement, il ne lui déplairait pas de s'en servir.

Escorté jusqu'au parking souterrain, Hugo finit sur la banquette arrière d'une voiture banalisée. Ça sent le tabac froid et la sueur. Des taches suspectes auréolent les sièges usés jusqu'à la corde.

— Alors, on ne t'entend plus ?

— Ta gueule ! se retient-il de hurler.

Quelques minutes plus tard, le tenant chacun par un bras, ils l'entraînent à l'intérieur du commissariat.

La lumière crue des néons suinte littéralement des plafonds et couvre les visages d'un halo blanc. Une

dizaine de policiers s'agitent autour des claviers, le gobelet de café réglementaire à portée de main.

Abandonné sur un banc vissé au sol, Hugo assiste amusé à la cavalcade effrénée de la faune noctambule. Un inventaire à la Prévert, un hymne à la misère, le zoo permanent des choses qui dérangent.

Dans un coin se pressent quelques fleurs de béton arrachées à la rue. Les filles court vêtues sortiront au petit matin, dormiront un peu puis retourneront au tapin. Juste à côté, un travesti à talons hauts exhibe son décolleté nourri aux hormones. Un mince filet de sang souille son rouge à lèvres.

— À vous.

Une ombre entre deux portes lui fait signe d'entrer.

— Prenez place ! Alors comme ça on sort sans ses papiers et on se fend d'un petit outrage à agents ?

— Pardon ?

— C'est dans la note qu'on m'a transmise. Vous avez dit « merde » à un fonctionnaire de police.

— C'était une façon de parler.

— Je veux bien mais ça ne se dit pas, même à des flics. Bon écoutez ! J'ai autre chose à faire que de m'occuper de sémantique. Vous avez vu ma salle d'attente ? Entre les putes, les poivrots et les travelos, j'en ai jusqu'au petit matin. Alors je passe votre nom au fichier et si tout est en règle, vous disparaîsez.

— D'accord, mais...

— Surtout n'essayez pas d'avoir le dernier mot !

S'en suivent les habituelles questions... nom, prénom, date de naissance... Après quelques minutes le policier relève la tête, surpris.

— Vous avez fait de la taule ?

— Pourquoi me demander puisque vous connaissez la réponse, grommelle Hugo.

— En plus c'est une vieille histoire.

— Pour ma part, je n'ai rien oublié.

Les deux hommes se regardent droit dans les yeux.

— Vous pouvez rentrer tout est en ordre, fait le policier en se levant. Un conseil cependant... pensez à payer vos contraventions. Il y en a un paquet et la prochaine amnistie n'est pas pour demain.

— C'est bon ? Je peux partir ? Monsieur...

— Ballotin. Inspecteur Pierre Ballotin avec deux « l » comme les oiseaux.

Il veut lui serrer la main mais Hugo a déjà tourné les talons.

— T'as beau avoir des baskets et un pull à col roulé, murmure-t-il entre ses dents. Ça ne change rien...

Dehors, la pluie a cessé. La tête ronde de la lune sourit entre les toits. Hugo n'a aucune envie de rentrer. Il lui faut d'abord oublier l'odeur rance qui colle à sa peau.

Sur le trottoir, une tribu de Bantous chante en vidant les poubelles. Dans leurs yeux, dansent les légendes de leur lointain pays. Dans la cabine du camion, le chauffeur blanc tire sur une Gitane sans filtre et porte des gants.

Rue de la Mésange... place Kléber... rue de la Division Leclerc... le voilà près des quais.

À cette heure-ci, les berges de l'Ill sont désertes. Les chiens n'ont pas encore sorti leurs maîtres.

Hugo regarde les vaguelettes qui doucement polissent la pierre. La fumée grise de sa cigarette et les lambeaux de brume se mélangent sans bruit.

Un peu de Neil Young glisse entre ses lèvres.

The bridge, we'll build it now

It may take a lot of time¹ ...

¹ *Le pont, nous allons le construire maintenant
Cela peut prendre beaucoup de temps...*

De l'autre côté de l'Atlantique, il est presque onze heures du soir. Un couple sort du *Benito One*. Il neige à gros flocons sur la Petite Italie. Au coin de Grand Street, une voiture de patrouille passe toutes sirènes hurlantes.

— Je te ramène ?

— Merci, mais j'ai envie de marcher un peu.

— Allez monte.

Jack Hayden, éditeur et conseiller artistique, ouvre la portière de la Chevrolet. La femme qu'il couve du regard s'appelle Leila... française et photographe.

Il ne jure que par elle depuis bientôt deux ans. Sur un simple appel de sa part, les portes des plus grandes galeries de New-York se sont ouvertes comme par magie.

Pour le remercier, une fois par semaine, Leila l'accompagne au restaurant, toujours le même. Durant deux heures, Jack ne la quitte pas des yeux, parle tout le temps, fait de grands gestes et laisse refroidir sa pizza. Pendant ce temps, Leila siphonne la bouteille de Lambrusco et attend le café, un véritable Espresso, le seul dans cette ville qui n'ait pas un goût d'eau de vaisselle.

— Emmène-moi jusqu'à Manhattan Bridge.

— Je pensais t'offrir un dernier verre quelque part.

Leila ne répond pas.

Elle a assez bu pour ce soir. Le ballet des essuie-glaces lui fait tourner la tête. Les phares des voitures dessinent des auréoles sur le pare-brise.

De son côté, Jack est étrangement silencieux.

Incapable de se taire même trente secondes, il n'a plus ouvert la bouche depuis l'angle de Canal Street. Seul le crissement des bas sous la jupe de cuir noir lui arrache quelques battements de cils. Machinalement, il passe la pointe de sa langue sur ses lèvres...

— Arrête-toi au milieu du pont.

— Mais c'est interdit !

— Et alors... répond Leila.

Les portières claquent. Il neige de plus en plus. Une voiture klaxonne à pleins poumons. Jack a tout juste le temps de se plaquer contre la carrosserie. Accroché à la portière, il secoue le bout de ses Weston tel un chat de salon qui aurait marché dans une flaque.

Sous leurs pieds, les bateaux quittent la baie toutes lumières dehors. Les cornes de brume lancent un dernier appel à la terre. Am, stram, gram... Leila leur invente des destinations : Lisbonne, Le Cap, Bombay, Auckland, Sao Paulo...

Là-bas, le pont de Brooklyn scintille de mille feux.

Suspendue entre ciel et océan, Leila se laisse porter par un délicieux vertige.

Dans son dos, une crécelle bafouille quelques mots.

Under thy shadow by the piers I waited

Only in darkness is thy shadow clear².

Elle se retourne et pose un doigt sur sa bouche.

— C'est pour toi... un poème de Hart Crane.

Accoudée au parapet, Leila se laisse griser par le vent et les tourbillons de neige.

Les minutes passent. Un bras se pose sur son épaule. Elle frissonne mais ce n'est pas le froid.

² *Sous ton ombre près des quais j'ai attendu
Ton ombre n'est claire que dans l'obscurité.*

— Tout au bout, là-bas, il y a la statue de la Liberté, fait Jack en balayant l'horizon du doigt.

— Je sais, ça fait bientôt cinq ans que j'habite ici.

— Imagine la joie des émigrants en la découvrant de la proue de leur navire. Pense aux espoirs qu'elle a fait naître, aux rêves qu'elle inspire au monde.

— J'avais un ami en France qui était tout heureux qu'on ait réussi à vous l'offrir.

— Tu vois !

— Il la comparait au paillason « Bienvenue » devant une porte toujours close, celle d'Ellis Island par exemple.

La main sur son épaule se fait de plus en plus lourde.

Jack allume une cigarette et fredonne *For Lena And Lennie* de Count Basie. Pour un peu il se mettrait à claquer des doigts.

— Tu as envie de coucher avec moi ? attaque-t-elle en se retournant.

— Est-ce que j'ai une chance ?

Son index caresse les trois poils roux qui lui servent de moustache.

— Aucune.

Est-ce l'alcool, le lieu, les souvenirs ? Leila ne lui a encore jamais parlé comme ça. De toute façon elle ne supporte plus de le voir s'intéresser au nylon de ses jambes. Lorsqu'il s'efface à l'entrée de son bureau, ses yeux ne quittent pas le roulis de ses hanches. Dans la rue, il adore sentir le regard des autres sur ses jupes étroites.

Jack tire nerveusement sur sa cigarette. Le vent capricieux lui envoie des paquets de neige en pleine figure. Il voudrait être ailleurs, à dix pieds sous terre ou mieux, noyé au fond d'un verre.

— Je rentre. Si tu veux, je te dépose.

Canal Street, Broadway, Spring Street... les rues

défilent, les quatre-voies sont quasi désertes. Les chauffeurs de taxis somnoient le long des trottoirs.

Sullivan Street. Leila est arrivée. Hayden ne fait pas un geste, ses bonnes manières sont restées sur le pont.

La portière claque et les feux arrière se perdent dans un crissement de pneus.

— Pauvre Jack ! Pour entrer dans mon lit il faudrait que tu sois quelqu'un d'autre.

Leila sort les clés de son sac et pénètre dans l'entrepôt qui lui sert à la fois d'atelier et d'appartement. L'endroit avait déjà connu plusieurs vies... lieu de stockage des balles de coton au temps des esclaves, réserve d'alcool durant la prohibition et plus récemment atelier clandestin de contrefaçons.

Pour quelques dizaines de milliers de dollars, elle l'avait transformé en loft spacieux et confortable.

Les chaussures à talons tombent au pied du lit trop grand. La boîte de somnifères l'attend sur la table de chevet. Deux comprimés devraient faire l'affaire.

Passage par la salle de bain, verre d'eau pour avaler le sommeil en tranches, le corps nu se glisse entre les draps. Lentement elle se caresse le bout des seins, une main remonte entre ses cuisses...

Près de son oreille, Robert Johnson pleure sur sa six cordes. La légende raconte que pour quelques notes il aurait vendu son âme au diable.

Early this mornin'

When you knocked upon my door³...

Leila se sent seule.

Tout à l'heure, elle fera des photos de boîtes rouillées et de papiers gras.

³ *Tôt ce matin*

Quand tu as frappé à ma porte...

3.

Amarré au bord de la rivière, Hugo réinvente les amours tumultueuses de Pierrot et de la Lune. Il scrute le ciel et crie son nom. Mais la belle ne l'entend pas, elle est partie séduire une étoile.

Perdu dans les fils de son histoire, il n'a pas vu la fille s'asseoir à ses côtés sur le banc encore mouillé. Le regard dans une autre galaxie, il n'a pas senti les tremblements qui la secouent.

Lorsque la tête glisse sur son épaule, un rideau noir tombe sur ses rêves. Collées à son oreille, les lèvres éclatées de l'inconnue marmonnent une suite de mots qu'il ne peut comprendre.

Lentement le corps glisse sur ses genoux. Hugo découvre son visage. De minces filets de sang coulent aux coins de sa bouche, le nez écrasé n'est plus qu'une immense plaie. Seule une petite lueur derrière ses yeux tuméfiés semble encore la retenir à la vie.

Il a beau prendre sa main, lui parler, elle n'a plus rien à dire. Elle aussi s'est envolée du côté des étoiles.

— Fallait que ça tombe sur moi !

Avec d'infinies précautions, Hugo la redresse et la cale sous son bras. Ainsi recroquevillés sur le banc, ils ressemblent à n'importe quel couple d'amoureux sauf qu'on est en plein mois de novembre, que le vent se lève et que le banc est trempé.

Du bout des doigts, il arrange l'écharpe de la fille pour que personne ne voit ses blessures puis allume une

nouvelle cigarette.

Il pourrait appeler la police, une ambulance ou même partir en courant et la laisser là. Non ! Elle viendra avec lui. Peu importe ce qui s'est passé !

Hugo a toutes les peines du monde à l'arracher du banc. Pas qu'elle soit lourde mais le pantin est complètement désarticulé. Les jambes ne tiennent pas droit et ses bras pendent comme les branches d'un saule pleureur. Il l'agrippe fermement par la taille et la soulève. Les premiers pas sont hésitants. Durant quelques minutes, ils tirent de larges bords et naviguent sens dessus dessous, pareils à un bateau-pirate, ivre de liberté et de mauvais alcool.

Un à un les réverbères s'éteignent, plongeant la ville dans la lumière grise des matins difficiles. Quai des Bateliers, les péniches-bars se reposent de leur nuit agitée. Les coques noires flottent comme des fantômes sur un voile de coton. « Ces choses imaginaires qui causent des émotions » annonce un mur tagué. La sirène d'une usine hurle dans le lointain. Bientôt le goudron sera battu par des milliers de pieds sans tête.

Scotchée à son bras, la fille se laisse traîner. Ses chaussures tracent deux parallèles sur le gravier.

Le Fossé du Faux Rempart n'en finit plus. Hugo souffle un instant à l'abri d'un pont, au milieu des odeurs d'urine, des tessons de bouteilles et des toiles d'araignées.

Une demi-heure plus tard, il s'arrête devant la porte de son immeuble.

— Je vais nous faire un café bien chaud. Ça te dit ?

Pas de réponse.

Ouvrir la porte. Monter les cinq étages.

Hugo charge la fille sur ses épaules.

La concierge se régale derrière ses rideaux à petits carreaux. Demain, tout le monde saura qu'il est rentré au petit matin avec une fille ramassée Dieu sait où et qui ne tenait plus debout.

Du coude, il pousse la porte jamais fermée à clé. Une main attentionnée a glissé un rappel pour les trois derniers mois de loyer sur le paillason. Sans vergogne, il s'essuie les pieds sur l'encre rouge.

Hugo conduit sa protégée jusqu'à la chambre et l'assied doucement sur le lit. Après lui avoir enlevé son manteau, il défait le châle enroulé autour de sa tête.

Elle semble dormir, figure d'ange, rouge de sang. Son pouls est faible mais régulier. Délicatement, il la couche sur le côté sous une épaisse couverture. Un léger gémissement s'échappe de ses lèvres.

Sans bruit, il se dirige vers la cuisine.

Malgré la machine à Espresso flambant neuve sur le plan de travail, il continue de faire son café à l'ancienne.

Griller une cigarette, c'est exactement le temps qu'il faut à l'eau pour bouillir.

La casserole danse sur la flamme.

Humecter la mouture.

Le pur arabica commence à perler dans la cafetière. La chaleur de son arôme envahit la cuisine.

Hugo remplit sa tasse à ras bord, y ajoute quatre sucres et la vide d'un trait.

De retour dans la chambre, deux yeux vitreux le fixent avec insistance. Sur le drap, les mains sont blanches et froides. Hugo évite de croiser son regard. Trop d'amour ou trop de haine, il ne sait pas encore.

— Je vais te nettoyer le visage.

Elle lui envoie un léger signe de la main.

— Je ne te ferai pas mal.

Quelques minutes plus tard, il revient les bras chargés de son matériel de campagne : une bassine d'eau chaude, du coton hydrophile, une serviette, un tube de pommade cicatrisante...

Ses gestes, doux comme des caresses, balaient les croûtes de sang et nettoient les coupures.

— D'ici une dizaine de jours, tu seras comme neuve. Encore un peu de fond de teint pour cacher les bleus et tu seras parfaite.

Lentement, les joues reprennent quelques couleurs. Sa bouche esquisse une grimace pour le remercier.

Il ne sait rien de cette fille tombée du ciel, même pas son nom. Les poches de son manteau sont restées muettes : un ticket de bus, un billet de vingt francs plié en huit, une enveloppe chiffonnée avec un timbre canadien et une adresse à Vancouver.

Pas vraiment de quoi fouetter un chat !

Il enfonce la touche d'un vieux magnétophone et s'allonge à côté d'elle. La bande défile en sifflant. La voix chaude de Roger Daltrey glisse sur les murs.

*See me... Feel me... Hear me... Touch me*⁴.

Le corps glacé se colle à lui.

— Tu resteras le temps qu'il faudra, souffle-t-il dans ses cheveux blonds avant de fermer les yeux à son tour.

Assis sur un éclair, Hugo se grise de vertiges inconnus. Il voyage jusqu'aux temps immortels où les dieux se confondaient avec les hommes... juste avant qu'ils ne se battent comme des chiffonniers et ne

⁴ *Vois moi...sens moi... entends moi... touche moi.*

soulèvent le couvercle de la jarre maudite.

Il se réveille haletant.

Là-bas une armée de démons se disputait la dépouille de la fille. Il avait beau couper, fendre, étêter, il en revenait sans cesse de nouveaux...

Le temps d'enfiler un large pull, il se laisse tomber dans un fauteuil et attrape sa guitare. Les images volées aux rêves ne doivent pas se perdre. Les doigts engourdis accrochent les cordes, les mots s'échappent et se refusent à entrer dans la danse.

Puis soudain, sans raison, sans explication aucune, l'alchimie opère. Tout devient facile, le fleuve coule, les mots épousent les arpèges.

Assise au bord de mes rêves

La Dame au long manteau...

Dehors une meute de klaxons hurle à la mort.

Sur le fleuve des amours mortes

La Dame au long manteau

Voit le fleuve du temps qui porte

Ces vies cueillies trop tôt...